

SIERRA DE TERUEL

Espoir n'est pas un film nouveau. Nous pensons néanmoins que ce film par sa signification révolutionnaire exige de nous une prise de position. Il ne sera pas inintéressant en outre de voir comment Malraux, l'auteur d'*Espoir*, engagé dans les brigades internationales, était déjà ce M. Malraux que nous connaissons aujourd'hui : l'homme du brain trust, engagé dans l'U.D.S.R., maintenant respectable ministre de de Gaulle.

« Sierra de Teruel ». Ce nom brûlé de soleil et pesant comme une défaite, remplace au cinéma le titre du roman de Malraux : « L'Espoir », dont il est tiré. Et « Sierra de Teruel » nous aide à redécouvrir « l'Espoir ». Le passage du roman au cinéma est une épreuve difficile. Le film ne peut que caricaturer le roman, le simplifier, le vider de sa vie.

C'est bien ce qui est arrivé cette fois-ci. La richesse de « l'Espoir », c'était ses méditations sur la vie, la mort, la révolution : En un extraordinaire flux de paroles, Malraux esquissait de redoutables problèmes, sans jamais les résoudre. Au cinéma, ces méditations deviennent des banalités, des cas de conscience pour gamins. Tel ce jeune aviateur qui veut devenir commissaire politique de son escadrille, parce que son père est un chef fasciste. Il est très visible que le public ne s'y intéresse pas.

Et pourquoi les problèmes du roman ne passent-ils pas au cinéma ? Les problèmes révolutionnaires simples et grands comme la mort ne devraient-ils pas être merveilleusement propres à un film, lui aussi, simple et grand ? Il semble que l'impuissance du film juge le roman. Les questions du roman n'ont pas passé au cinéma parce qu'elles n'étaient pas simples. C'étaient les questions riches et complexes que se pose l'homme d'action, qui, au sein d'un monde bourgeois, essaie d'avoir une vie héroïque. Très rarement dans le roman nous avons affaire à un cas collectif. Pour dire toute notre pensée, « l'Espoir » n'était pas un roman révolutionnaire ; c'était le roman d'un bourgeois, éminemment compréhensif et sympathique, sur la Révolution.

De là l'impuissance de Malraux à nous montrer dans « Sierra de Teruel » pourquoi ces hommes combattent. A aucun moment nous ne sentons la nécessité de leur lutte. En arrière-plan du film, nous sentons, nous rêvons au grand drame du prolétariat. Ces comités locaux du « Frente Popular », nous pouvons songer qu'ils ont pris les terres, qu'ils sont les embryons de Soviets Espagnols. Ces paysans qui lèvent le poing devant les morts, nous pouvons imaginer leur foi révolutionnaire, et cette paysanne qui apprend que parmi ces morts il y avait « un Italien, un Français, un Allemand et un Arabe », sans doute entrevoit-elle l'immense et fraternelle solidarité révolutionnaire. Mais tous ces moments, toutes ces suggestions éparses, nous les relevons, parce que nous les avons cherchées. Ils ne constituent que quelques indications, quelques notes qui semblent oubliées par mégarde.

Le fond, l'âme même du film n'est pas révolutionnaire. Et c'est pourquoi ce film exalte non des foules mais des héros. Ainsi ces aviateurs qui combattent héroïquement un contre six ou ce paysan qui passe du camp fasciste au camp républicain pour faire bombardier un aérodrome fasciste. Mais ces héros, nous savons bien qu'ils existent dans tous les camps. Le culte, le mythe du héros est une valeur bourgeoise, et le fascisme s'est spécialisé dans la création des héros. Le révolutionnaire n'est pas un héros. Durruti, animateur des colonnes anarchistes, qui mourut d'une balle dans le dos, n'était pas un héros. Andrés Nin, fondateur du Parti Communiste Espagnol, et assassiné par ordre de Staline, n'était pas un héros. Ni Berneri, lucide anarchiste assassiné à Barcelone, ni tous ces ouvriers révolutionnaires de Barcelone, de Madrid, des colonnes anarchistes, poumistes, communistes, ni tous ces paysans désarmés qui luttaient désespérément contre les franquistes, ni tous les morts des Brigades Internationales. Si leurs figures, prises isolément, sont héroïques, c'est « par-dessus le marché », car leur grandeur, c'est d'avoir incarné un instant le prolétariat avec ses sourdes aspirations, ses faiblesses et sa force immense.

Malraux, lui, est un héros et ses personnages, aussi, c'est-à-dire qu'il s'est séparé, qu'ils sont séparés du prolétariat. Et « l'Espoir » courrait le risque de devenir un film comme les autres, un film bourgeois. Mais la critique révolutionnaire d'un film n'en doit pas seulement démasquer les vides aussi impitoyablement que possible. Elle doit aussi en dégager tout ce qui peut nous aider dans notre lutte. Et si nous devons être durs pour Malraux, c'est qu'il est souvent près de nous. C'est pourquoi il est